

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Philibert SECRETAN

Raison et intelligence

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1976, tome 72, p. 75-80

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Raison et intelligence *

J'aborde non sans quelques hésitations un sujet aussi vaste que celui qu'annonce le titre : *Raison et Intelligence*. Ce thème fut choisi à la fois en fonction de la diversité des intérêts que vous représentez en tant que vos recherches et votre enseignement relèvent des diverses facultés et disciplines qui constituent l'« *universitas scientiarum* », et en fonction de la discipline dans laquelle je tends à me reconnaître, à savoir la philosophie.

Je tâcherai de faire en sorte que soient démentis le mot et l'idée selon lesquels le philosophe parle un langage que lui seul entend, pour dire des choses qu'il ne comprend pas lui-même.

I.

Raison et Intelligence

Je voudrais construire mon propos autour d'une idée directrice : les confusions, qui toujours risquent de s'établir et de se rétablir, entre raison et intelligence sont dues au fait que nécessairement l'axe de la raison et l'axe de l'intelligence se croisent et constituent un carrefour à la fois significatif et dangereux.

Nous allons donc tenter de déchiffrer ensemble cette métaphore tirée du spectacle de la circulation.

Que signifie : « l'axe de la raison » ?

* Conférence donnée en décembre 1975 à l'ensemble des Cadres intermédiaires de l'Université de Fribourg. Nous remercions le Professeur P. Secretan de nous en permettre la publication.

Cet axe, ou ce segment, sans origine d'où il procéderait, me paraît constitué de plusieurs voies qui explicitent chacune un sens d'un vieux mot grec : **Logos**. La première « traduction » sémantique que je voudrais donner du « logos » est celle d'ordre, d'organisation, de cohérence : ce peut être soit l'ordre des **choses**, soit l'ordre de la pensée qui rend **compte** du réel. C'est de cela qu'il est question dans la **Raison**. **L'ordo rerum** est en fait une **ratio rerum**, et cet ordre est une condition nécessaire de l'intelligibilité et de l'explicabilité du réel ; un désordre qui ne répugnerait pas à la raison ne serait qu'un désordre apparent. Par ailleurs, rendre **compte** et rendre **raison** sont deux expressions pratiquement synonymes : la langue italienne le sait bien, qui utilise le terme de **ragioniere** pour parler d'un **comptable**.

Cette première approche permet de voir que le thème fondamental de la raison est l'isomorphie de l'ordre qui règne dans les choses et de l'ordre qui règne dans la pensée, sans que l'on puisse, du simple point de vue de la raison, établir si l'ordre du réel suit l'ordre de la pensée, ou si, au contraire, l'ordre de la pensée suit l'ordre du réel. Peut-être n'est-ce d'ailleurs qu'un faux problème, ou un problème dont l'enjeu n'est pas perceptible au niveau de la simple raison : le sens du réel vient d'ailleurs ; d'un ailleurs dont la raison ne peut rendre compte en s'interrogeant sur elle-même.

Nous n'entrerons donc pas ce soir dans les difficultés inhérentes à cette problématique. Nous dirons simplement qu'il n'est justifié de parler de la raison ni du seul point de vue objectif : à savoir l'ordre des choses, ni du seul point de vue subjectif : à savoir l'ordre de la pensée ; que la philosophie doit s'évertuer à renouer ces deux aspects du « logos » à ce qui les fonde l'un et l'autre : à savoir au **Logos** en qui est inscrite la possibilité même que la pensée et le discours de l'homme rencontrent l'ordre de cela dont il est question **dans** ce discours et **dans** cette pensée.

Pris dans cette perspective, le terme de **Logos** vient à signifier la condition et le principe de l'accord entre la structure du monde et la structure de la pensée. Sans un **Logos** en qui l'accord est en quelque sorte idéalement pré-figuré, la pensée (humaine) passerait à côté du réel, ou ne pourrait que s'ingénier à lui imposer ses propres structures.

Des efforts remarquables ont été faits pour saisir ce principe d'ordre — et il faudrait, pour en rendre compte, entrer dans au moins trois perspectives déterminantes : 1. la recherche de « Logos » tel qu'il régit comme **structure** le monde naturel ou culturel ; 2. la recherche sur le Logos comme ordre qui régit la pensée, c'est-à-dire les énonciations et les jugements (c'est cet immense champ de recherche qui relève de la logique) ; 3. enfin les recherches dites « logiques » de la

phénoménologie qui ont abouti à concevoir un monde d'idéalités pures qui structurent la relation de la conscience à son monde — des noëses aux noëmes.

Il faut pourtant se demander si les efforts ainsi conduits pour mettre au jour le logos — soit **formel** en logique, soit **structurel** dans les sciences humaines, soit **transcendental** en phénoménologie — parvient à rejoindre le principe même qui rend possible un savoir.

Pour ma part, je tends à penser que le principe **d'identité** qui régit la logique formelle, la **systematicité** structurale ou **l'évidence** phénoménologique ne peuvent que signifier le logos et non le saisir adéquatement. Peut-on, en effet, attendre d'une quelconque discipline rationnelle qu'elle remonte à cela même qui la fonde et qu'elle puisse le poser dans un acte dont elle pourrait revendiquer l'initiative ?

Par ailleurs, le **droit**, dans la mesure où il est créateur d'ordre, instaurateur d'une certaine rationalité sociale, ne rend-il pas témoignage, jusque dans sa positivité, d'un ordre qu'il ne crée pas, mais qu'il applique, se sachant lui-même impliqué dans un ordre qui le dépasse et auquel il fait référence ?

J'appelle **signe** du logos, de la Raison, le fait que le principe d'identité — pour ne m'attacher qu'à ce domaine de l'investigation du logos — comme principe **logique**, ne peut qu'indiquer une identité idéale : à savoir l'identité entre le **dire** (ou le penser) et **l'être** tel que Parménide fut le premier à l'énoncer. Ou encore : l'identité entre le penser et l'être est **l'identité** que la logique « reconnaît » comme son propre principe, mais que la science ne peut que **postuler**, soit dans la formulation d'un déterminisme universel, soit dans la formulation de la vérificabilité d'un modèle théorique. C'est pourquoi — me semble-t-il — les sciences logiques ont toujours sur les sciences empiriques l'avantage de se tenir beaucoup plus immédiatement dans la lumière de leur propre principe ; mais aussi les sciences logiques risquent toujours de faire **comme si** cette « intuition » de leur principe équivalait à la captation de leur fondement, et à l'inscription de celui-ci dans la procédure de leur auto-fondation.

Le logos, la Raison, reste en définitive une condition idéale, c'est-à-dire une **idée**. Cette idée ne sera réalisée que lorsque toutes les sciences seront totalement réunies et co-ordonnées dans le « perfectum opus rationis » de la Science.

Nous voyons ainsi que la raison se manifeste et prend sens aux trois niveaux réel, formel et idéal de la science empirique, de la science logique et de **l'idée** de la Science ; c'est cette série du « rationnel » que nous appelons **l'axe** de la Raison. Il culmine dans **l'idée** que la

raison, comme raison humaine, peut avoir du fondement qu'elle se reconnaît, à condition, il est vrai, de renoncer à s'interpréter elle-même comme une faculté **psychologique**, c'est-à-dire de se confondre avec **l'intelligence**, et à condition de ne pas se prononcer sur le statut ontologique du réel dont elle rend compte en raison. Autrement dit : à condition de s'en tenir à une sorte de pureté abstraite qui ne se réfère pas à l'épaisseur du monde dans laquelle est engagé l'homme dans son humanité concrète. Or c'est là que se lève la question de l'intelligence.

II.

L'intelligence constitue un axe dont je voudrais de suite énoncer les termes. D'un côté elle s'enracine dans le fond même de la **psyché** humaine ; de l'autre, elle culmine dans **l'esprit**. L'intelligence n'est pas **Logos** mais **Noûs**. Et alors que la raison est d'une remarquable « impersonnalité », l'intelligence est inséparable de l'émergence de la personne. C'est au titre de son intelligence que l'homme est dit une « intelligentia » c'est-à-dire le moins parfait des **esprits**. Le moins parfait non seulement en considération de sa condition corporelle, matérielle, mais en considération de ce que l'intelligence humaine plonge profondément dans les couches psychiques où elle s'articule à un règne qui n'est pas le sien propre : qui n'est point encore psychè, conscience, mais vie biologique. L'intelligence dès lors ne se manifeste en vraie humanité que lorsque l'instinct est dépassé en puissance d'adaptation et de communication. Et alors que la raison fête son triomphe en discernant dans son objet ce qui est de l'ordre de la loi, et dans la pensée ce qui est règle auto-suffisante, l'intelligence, en soi et humainement insuffisante, est ouverture, puissance à la fois d'accueil et de compréhension. Si le royaume de la raison, dans ses effectuations empiriques et logiques, est celui du **fait établi** (Sachverhalt), le domaine de l'intelligence est le **sens** : son axe se déploie de la sensation et de l'affect psychique jusqu'au sens, qui appelle une lecture qui est discernement **spirituel**. C'est peut-être bien l'herméneutique qui, aujourd'hui, ramasse dans la cohérence d'un discours — qui, lui aussi, doit s'interroger sur ses conditions de validité — le meilleur de ce que signifie, en ses racines, intelligence : inter — **legere** et intus — **legere**.

Il faudrait, pour justifier ce propos, être à même de déployer les formes multiples et variées de l'intelligence humaine : depuis ses formes les plus simples d'habileté, de fabrication et de flair, jusqu'à ces manifestations les plus propres à témoigner du génie créateur de l'homme ;

vous comprendrez aisément qu'il ne peut ici être question que d'une évocation de ce qu'avec une parfaite maîtrise Henri Bergson, pour ne citer que lui, sut apporter de nouveau à une philosophie fascinée par la seule Raison.

III.

Je n'aurais fait que la moitié du travail que je me suis proposé, si je laissais simplement courir, dans un parallèle plus ou moins surprenant, ces deux axes dont un terme est **l'Esprit**, l'autre **l'Idée**. Ces axes, en effet, se rejoignent au fini d'un point qu'il est délicat de nommer, et que j'appellerai la **Pensée** (Denken).

Je l'appelle **Pensée**, parce que ce point de jonction unifie en lui une exigence de raison, de clarté, de logique, et un événement de **l'esprit** qui prend source au plus fondamental de la vie, et qui, maintenue en sa vie propre, tend au-delà de la raison. Mais j'appelle aussi **Pensée** cet apport nécessaire de la raison à l'intelligence, cette discipline indispensable sans laquelle l'intelligence, livrée à son élan, se prendrait volontiers pour la puissance de l'illimité.

La raison, pourtant, si elle introduit une vigilance critique dans le dynamisme de la pensée, et rappelle à l'intelligence qu'il est de sa condition humaine de ne pouvoir se fier à la justesse ou à la rectitude naturelle de son élan, la raison, dis-je, peut aussi dé-vier l'intelligence en lui assignant pour fin non plus l'Intelligence ou l'Esprit dont elle est le reflet, mais l'idéal de la Raison, soit le Logos, le Principe que la raison ne peut elle-même inscrire dans le champ qu'elle gouverne en **théorie**. Profitant en quelque sorte d'une dynamique qui lui manque, la raison dé-vie — en voyageur clandestin — l'intelligence vers un but qui n'est pas le sien.

Tel est le drame profond de certains idéalismes : en eux la raison, pour finir, s'empare de la puissance de l'intelligence pour la livrer à un destin qui lui est étranger : elle n'atteint qu'à **l'idée** de la Raison (Vernunft) au lieu de progresser vers le terme qui est le sien : à savoir l'Esprit. Toutes les ambiguïtés de Hegel jouent sur l'identification de la Raison et de l'Esprit.

Mais alors, pourquoi ce **croisement** des deux axes ? Certes, nous venons de le dire, l'intelligence a besoin d'une règle et d'une discipline : la démarche discursive, **dianoétique**, doit régler la progression de l'intelligence. Est-ce assez ? Pourquoi cette nécessité ? Pourquoi cette discipline ?

Je dirai, pour ma part, que cette nécessité est due au fait que la puissance même de l'intelligence, parce qu'elle est esprit, est aussi puissance d'errer. Que l'intelligence, si elle est en nous une admirable quêteuse de sens, doit cette vertu au fait que l'habite la plus étrange faculté que nous ayons à investiguer en nous-mêmes. Je veux parler de l'**imagination**, dont Pascal dit avec une extraordinaire pertinence qu'elle « serait règle infaillible de vérité, si elle l'était (règle) infaillible du mensonge ». (Pensée 82)

L'imagination, autrement dit, serait la règle infaillible de l'intelligence, si elle imposait une règle infaillible à l'**in-intelligence**. Or, elle ne le peut, ou plus exactement, elle ne le peut plus. Si elle a, comme l'écrit Pascal dans la même pensée, « établi dans l'homme une seconde nature » — soit une nature d'errance et de péché — c'est qu'elle n'est pas seulement grandeur **faillible**, mais grandeur **faillie**.

Il faut donc qu'au cœur de l'intelligence, qui n'a plus pour régler son élan l'image de la divine Intelligence, s'institue une règle, une discipline, une loi. Encore, comme nous le disions, que celle-ci puisse abuser de son office. Elle n'en abuserait pas si, mesurant à son exactitude sa faible richesse, et établissant sa faible ampleur spirituelle au vu de son impuissance à impliquer son propre principe dans la structure réglée de son discours, elle se prêtait à un office dont elle n'ait ni à rougir ni à s'enorgueillir. Elle ne faillirait pas à son office de vigilance si elle ne se laissait tromper par la puissance d'infini que lui propose l'intelligence.

La raison, on le voit, a une vertu propre, qui se déclare à ce carrefour signalé de la croisée des axes. Elle a fonction d'adjuvance à l'égard de l'intelligence, mais celle-ci devra s'en séparer dès lors qu'elle abordera à un champ de Lumière et de Vérité où elle ne se sentira plus poussée et portée par la force psychique qui l'impulse, mais par la Force, pour elle encore mystérieuse, qui l'attire.

Dans ce nouveau cheminement, la raison ne peut l'accompagner que jusqu'au moment où, retournant sa puissance critique sur elle-même, elle reconnaîtra ses limites. Au-delà de ces limites ne pourra s'offrir à elle que le spectacle éblouissant d'une intelligence réalisant ce que ne pouvait qu'entrevoir la **pensée** en forgeant à la croisée des chemins le symbole « philosophique » de l'**intelligence aimante**.

La philosophie, en effet, n'est autre que le chiffre de l'intelligence aimante que j'ai tenté de déchiffrer. Mais ce déchiffrement livrera-t-il jamais le mystère qui entoure le retour de l'esprit à l'Esprit ?

Philibert Secretan